

Cent ans de Herbjorg Wassmo

Par Agnès Desarthe

Nous sommes au nord du cercle polaire. Le ramassage scolaire se fait en bateau. Pour rendre visite à un voisin, il faut parfois traverser un fjord. La nuit dure deux mois. La tourbe brûle dans les poêles. Les hommes partent à la pêche au hareng. Les femmes restent à terre, elles accouchent, elles accouchent, elles accouchent.

Mais parfois aussi, elles tombent amoureuses: « elle se sentit complètement chavirée. C'étaient son dos, la courbe de ses épaules et de sa nuque qui s'offraient à elle. Dans une sorte de nudité habillée. Avec une timidité inconsciente. Un dos qui ne se savait pas observé. C'était comme si elle avait porté en elle un bouton de fleur complètement fermé qui s'ouvrait tout à coup sans crier gare. »

Ou bien elles posent (vêtues, certes, mais tout de même) pour le pasteur Fritz Jensen, qui cherche un modèle susceptible de figurer l'ange auprès du Christ mourant. Le pasteur est peintre, l'art était sa première vocation. Il y a renoncé. Comment nourrir une femme? Comment nourrir des enfants? Dans le roman d'Herbjorg Wassmo, les conditions économiques le disputent à l'inconfort climatique pour malmener les personnages. On se résigne beaucoup, on endure.

La jeune Sara Susanne est demandée en mariage par Johannes Krog. Il a « le corps nerveux, maigre et résistant...d'un berger lapon obligé de courir continuellement après ses rennes ». Il est bègue, mais Sara Susanne ne le sait pas encore – la demande a été faite par écrit. Ce qu'elle sait, c'est que sa mère et son frère adoré la sauveront de ce destin effroyable. Se marier? Autant se jeter à l'eau et mourir tout de suite. Sauf que personne ne vole à son secours; elle est trahie, abandonnée. Elle chausse ses souliers de noce comme elle mettrait un pied dans la tombe. Elle accepte son sort. Stupéfaite.

Elida, neuvième et dernier enfant de cette union, épouse à son tour, contre l'avis de sa mère, Fredrik, qui a un épouvantable défaut: il est rêveur. C'est impardonnable. Elle prend le pari... et le perd car Fredrik est aussi malade du coeur. On sait ce qu'il en coûte de se rebeller.

Aussi, Herbjorg, arrière-petite-fille de Sara Susanne, petite-fille d'Elida et narratrice de Cent ans, prend-elle un soin tout particulier à faire ses coups en douce: « Ce n'est jamais moi qu'on accuse quand il se passe quelque chose. Envers les adultes, je sais m'y prendre mieux que les autres. Je sais me rendre invisible. » Héritière d'une histoire douloureuse et gardienne d'un secret, elle se méfie. « Avec les cousins...on joue au ballon » raconte-t-elle « ce que je n'aime pas trop. Je n'aime pas ce qui arrive brusquement à travers les airs. Je n'aime pas craindre l'inévitable. Ce qui est décidé par les autres. »

Les autres, pour Herbjorg, c'est surtout l'autre, celui qui est désigné tout au long du roman par un pronom personnel en italique *il*, un homme qui penche, un père qui a des penchants. Il a épousé Hjordis, la plus jeune fille d'Elida et ensuite... ensuite, on ne sait pas, c'est le secret enfoui dans le carnet que cache Herbjorg: « Durant mon enfance et mon adolescence à Versteralen, je tiens un journal dont le contenu est terrifiant. Si éhonté qu'il ne doit tomber sous les yeux de personne. »

De ce journal, le lecteur ne saura rien, car le livre qu'il tient en main n'est pas le récit d'enfance de Herbjorg, mais un triptyque dédié aux trois générations de femmes qui l'ont précédée. Cent ans pile séparent la narratrice de sa bisaïeule, et c'est Sara Susanne, née en 1842, Elida, une de ses filles, et Hjordis, mère de la narratrice, qui occupent le devant de la scène. Six cahiers pour trois femmes - comme un « pentateuque plus un » - nous font découvrir leur trajectoires. On se croirait presque dans la bible: tribus d'enfants, généalogies, malédictions, miracles, cruauté du sort – à ceci près qu'aux patriarches se substituent des matriarches.

De là aussi naît l'exotisme de cette fresque qui balaie un siècle, nous faisant passer du télégraphe au téléphone, du chemin de fer aux lignes aériennes, de l'exploitation du sol à l'exploitation de l'homme. On est saisi, à la lecture, par une forme de surprise bien particulière: une femme nous parle de femmes et c'est comme si c'était la première fois. Les hommes sont pourtant présents, admirés, convoités, craints, aimés, tendrement, passionnément aimés, mais c'est un peu comme s'ils occupaient la place habituellement réservée aux épouses et aux mères, un deuxième plan plus flou, parfois plus poétique. Herbjorg Wassmo est l'héritière de ses voisines danoises et suédoises, Karen Blixen ou Selma Lagerlöf. Conteuse puissante et déterminée, elle s'inscrit dans une tradition d'écriture féminine scandinave qui n'a pas froid aux yeux et empoigne la fiction avec une vigueur rayonnante.

S'y mêle cependant chez elle une inquiétude, un doute. Le roman s'ouvre sur ce constat: « La honte. Pour moi, c'est au coeur du problème... Écrire des livres est en soi une honte difficile à cacher puisqu'elle est documentée de manière irréfutable. La honte y trouve son format, pour ainsi dire. » La honte comme moteur et comme obstacle, ressentie par la narratrice enfant, mais aussi par Sara Susanne, son arrière grand-mère dans un jeu de miroirs qui met clairement en scène le risque de l'écriture tout autant que celui de la lecture: « Car à mesure que Fritz Jensen lisait, Sara Susanne était devenue Petra. Comme s'il s'agissait d'elle dans l'histoire, d'elle juste comme elle était en vérité. » Le péril du dévoilement travaille la saga, et c'est dans cette tension entre le déploiement magistral du récit et la difficulté secrète à dire que se situe la beauté poignante du roman de Herbjorg Wassmo.